

Date de soumission : 03/03/2020 Date d'acceptation : 18/03/2020 Date de publication : 10/05/2020

CHARIF MAJDALANI, UN CERTAIN REGARD SUR L'HISTOIRE LIBANAISE

CHARIF MAJDALANI, A PARTICULAR VIEW ON LEBANESE HISTORY

Nathalie MOREL EL-CHAMIUniversité libanaise de Tripoli / Liban
nathmorel106@gmail.com

Résumé : Dans un pays terre du dialogue des cultures et de la coexistence de nombreuses communautés religieuses, mais théâtre de conflits depuis plus de soixante ans, l'histoire occupe une place essentielle. Alors que la mémoire a toujours été occultée par le gouvernement libanais, Charif Majdalani évoque le Liban des XIX^e et XX^e siècles dans des sagas qui mêlent historique collectif et familial, authenticité et imaginaire pour «reconstituer les couleurs et les saveurs [...] des jours dont le souvenir est perdu » (HGM, 2005 : 271). Nous retenons dans cet article les descriptions d'un paysage pittoresque, remémorations des relations et du mode de vie des libanais, ainsi que des témoignages sans tabou des guerres ayant touché la région. Les romans de Majdalani participent à la construction d'une mémoire nationale commune liée à la terre, laquelle génère une identité plurielle unie.

Mots-clés : histoire, mémoire, imaginaire, paysage, guerre

Abstract: In a country considered as a land of intercultural dialogue and coexistence of different religious communities but for over sixty years the scene of conflicts, the history occupies a prominent place. While memory is always being masked by Lebanese government, Charif Majdalani reflects the XIXth and XXth centuries in sagas which mingle family and community historical past, authenticity and fantasy to « reconstituer les couleurs et les saveurs [...] des jours dont le souvenir est perdu » (HGM, 2005 : 271). This article will examine the descriptions of picturesque landscape, memory of the relationship and Lebanese way of life, as well as testimonies without any taboos of various wars that occurred in this area. Majdalani's books help build a national common memory, a memory which is linked to the soil and contributes to the pluralist and united identity.

Keywords: history, memory, fantasy, landscape, war

* * *

Fervent défenseur du dialogue des cultures, le romancier Charif Majdalani¹ a remarquablement valorisé le métissage culturel de son pays dès son premier livre, le *Petit traité des mélanges* paru en 2002.

¹ Né à Beyrouth en 1960, parti du Liban en 1980 à cause de la guerre, il y revient en 1993 après des études de lettres modernes à Aix-en-Provence. Professeur de lettres à l'Université de Balamand puis chef du département de Littérature de l'Université Saint-Joseph en 1999, il dirige depuis 2013 la maison internationale des écrivains.

Lui-même se définit comme un écrivain méditerranéen intéressé par les choses communes que sont la maison, le clan, la structure sociale récurrente d'un pays à l'autre de la Méditerranée, ainsi qu'à la lumière et au paysage méditerranéens². Il se dit en outre passionné par la période qui s'étend de la fin de l'empire ottoman au mandat français ainsi que par celle des trente glorieuses (soit entre 1945 et 1975). Il est également sensible

au développement des activités humaines sur une longue durée, [à] l'effet ou l'influence de l'histoire et des grands événements historiques sur les sociétés, [...] sur les individus, la manière avec laquelle les hommes réagissent aux changements historiques et s'ils y résistent, s'ils les accompagnent, s'ils refusent de les voir³.

Charif Majdalani reconnaît avoir la nostalgie de ces périodes qu'il n'a pas vécues mais qui sont à la source de son écriture. Puisque « l'Histoire s'incarne dans le destin fictif d'individus ou de familles » (Jablonka, 2014 : 126), ses récits, des fictions explorant l'histoire de grandes familles beyrouthines malmenées par les « événements », élaborent une trace de l'Histoire du Liban au cours des XIX^e et XX^e siècles et décrivent également le fonctionnement de sa société, avec une forte authenticité des personnages, des lieux (souks et quartiers), des modes d'organisation (métiers et coutumes)... pour « reconstituer les couleurs et les saveurs [...] des jours dont le souvenir est perdu » (Majdalani, 2005 : 271).

Il est d'autre part clair que sans être clairement autobiographiques, ses romans sont influencés par sa propre histoire familiale avec une fusion entre un récit « d'origine » de diverses sources extérieures, écrites et orales et une part d'imaginaire pour combler les lacunes, accompagnée de blancs, de silences.

Le but de cette étude est de voir comment ses romans portent la mémoire de sa société et nous en font part, avec une vraie volonté de dire l'Histoire de son pays, qui est déterrée pour la partager avec son lecteur. Dans *l'Histoire de la Grande Maison* et *Villa des femmes*, respectivement parus chez Seuil en 2005 et 2015, Majdalani offre au lecteur une fresque de portraits dans des récits qui suivent une démarche que nous pouvons qualifier d'historique. Il s'agit de deux sagas familiales qui, entre écriture et oralité, vont permettre d'appréhender comment discours historique et discours romanesque s'imbriquent.

Passons tout d'abord en revue les souvenirs individuels des protagonistes des deux romans avant de rappeler quelques caractéristiques du roman historique et déterminer si *l'Histoire de la Grande Maison* et *Villa des femmes* appartiennent à ce genre de romans.

I. Entrée dans l'intimité d'une histoire familiale

Commençons par *l'Histoire de la Grande Maison* : nous sommes dans la salle à manger des Nassar ; le fils est en train d'interroger son père quant à l'histoire de leur famille mais celui-ci est très réticent, il affirme qu'« il n'en parlerait jamais, jamais, que c'était une histoire d'un autre âge, que rien ne valait que l'on réveillât les morts » avant de subitement changer

² Entretien Mucem, 3 avril 2017.

³ Charif Majdalani, TV5 monde, 2017.

d'avis, et de prononcer des mots fatidiques car c'est un secret de famille qui va être révélé : « *ils l'avaient fait jeter en prison après lui avoir tendu un piège honteux* » (Majdalani, 2005 : 13-14). A la suite de cette déclaration, le narrataire, très présent dans le récit, va mener l'enquête pour élucider qui se cache derrière ce « ils » et ce « lui », et écrire l'histoire du clan familial en complétant par son imagination⁴ les lacunes de la mémoire de son père, offrant ainsi un pan de la mémoire collective négligée par l'histoire officielle : « J'avais imaginé les choses exactement comme ça, [...] à partir des bribes de ce qu'il m'avait concédé avec les années, j'avais reconstitué l'histoire telle qu'il me la disait [...] à ce moment il me sembla que je possédais enfin toutes les pièces du jeu... » (Majdalani, 2005 : 15).

Que lui raconte son père ? Wakim Nassar est un *simsar*⁵ dans le Beyrouth des années 1840. Il doit brusquement quitter son quartier, le quartier orthodoxe de Marsad⁶. Il s'installe sur une terre *mouchaa*⁷ occupée par des bédouins dans le village maronite de Ayn Chir, un territoire qui est intégré à l'Empire ottoman, et va y planter des orangers alors que les fermiers maronites cultivent traditionnellement des mûriers : « Wakim investit les terres *mouchaa* qui sont en bordure de la route de Sayda, des terres qui, à force d'être à tout le monde pendant des siècles de régime communautaire, ont fini par n'être plus à personne lors de l'établissement des premiers cadastres » (Majdalani, 2005 : 51). La victoire de Wakim face aux bédouins, de plus en plus proches des propriétés des fermiers, va faciliter son arrivée auprès des cultivateurs de la région. Wakim deviendra progressivement un notable que tout le monde consultera.

Cette glorieuse histoire des Nassar est narrée dans les deux parties intitulées « le Temps des héros » et « le Temps des *zaïms* ». Mais au bord de la Méditerranée « il y a des échoppes, et, devant les échoppes, à longueur de journée des gens assis à fumer, [...] ou à se faire raser la barbe par les barbiers » aux bavardages incessants (Majdalani, 2005 : 121) qui suscitent des rancœurs, réveillent la lutte pour le pouvoir au sein du clan et les trahisons familiales, à l'image de la trahison qui a entraîné la ruine des Nassar. Wakim va protéger les jeunes hommes de sa communauté contre les exactions des représentants de l'armée turque qui « prennent le blé, [...] les vaches » avant d'enlever « les fils aînés [...] et d'autres jeunes hommes de la région » (Majdalani, 2005 : 181-182). Bien qu'il connaisse « la vénalité et la corruption du pouvoir des gouverneurs » (Majdalani, 2005 : 153), il ne pourra rien faire contre les tractations de l'oncle Gibran. La déportation de Wakim et d'une partie de sa famille en Anatolie lors du « Temps de l'exil » serait liée à des amitiés francophones inopportunes lors de la Première Guerre mondiale ainsi qu'à l'aide apportée aux jeunes déserteurs de l'armée

⁴ Outre l'emploi des conditionnels présent et passé, « imaginer » et « inventer », la locution « peut-être », l'adverbe « probablement » accentuent l'hésitation de la mémoire. (« probablement » et « disons » sont des termes récurrents (Majdalani, 2005 : 15, 17, 18, 19, 37, 44, 47, 49, 54, 66, 69, 73, 86, 95, 108, 111, 228, 305).

⁵ *Simsar* signifie courtier.

⁶ Le nom de Marsad n'existe pas mais l'on peut le rapprocher de celui du quartier d'origine de la famille de l'auteur, le quartier (autrefois) chrétien orthodoxe de Marza.

⁷ Une terre qui appartient à l'État.

ottomane. L'ouvrage s'achève toutefois sur une pointe d'espoir, preuve de la force de vie qui anime les libanais, puisque le plus jeune des fils Nassar (qui n'est autre que le narrateur) reviendra d'Égypte « vingt ans après pour tout restaurer » (Majdalani, 2005 : 316). De même, lorsque nous écoutons les souvenirs du « gardien de la grandeur des Hayek, témoin involontaire de leurs déchirements et de leur ruine » (Majdalani, 2015 : 9) et autres anecdotes obtenues auprès des gouvernantes qui se transmettent les histoires de familles [« c'est Jamilé, à qui sa tante avait tout rapporté, qui m'a dit l'histoire » (Majdalani, 2015 : 37)], nous prenons connaissance dans *Villa des femmes* du milieu du textile de cette région déjà convoquée dans *l'Histoire de la Grande Maison*, et d'une autre mémoire collective officiellement négligée, celle des années entachées par la guerre civile et celle, individuelle, de ces femmes de la villa, prêtes à tout pour conserver la propriété familiale.

Skandar, chef du clan Hayek, jouit d'une certaine situation dans la région de Ayn Chir. Il est aussi patron de l'usine familiale de tissus⁸, une entreprise prospère jusqu'à son décès. Le narrateur se revoit jouant dans les vergers autour de la propriété, courant à l'usine « dans l'air saturé d'odeur de linge bouilli, au milieu des encolleuses et des décatisseuses qui firent la réputation du textile des Hayek » (Majdalani, 2015 : 15). Skandar est marié avec Marie Ghosn- des noces grandioses que l'auteur décrit pour mieux dénoncer les pratiques sociales de l'époque car Marie « ne voulait pas de Skandar, elle aimait un autre homme, qu'on l'empêcha d'épouser. On la fit venir [...] presque de force » (Majdalani, 2015 : 18) lors d'un mariage traditionnellement arrangé entre grandes familles du même rang : « chez les Ghosn [...], c'étaient les mêmes orangeries, les mêmes villas, la même ambiance d'usine et de négoce, les mêmes diners et les mêmes déjeuners, [...] les mêmes femmes guindées, les mêmes chefs de clan durs et distants » (Majdalani, 2015 : 19-20). En revanche, la fille Hayek est indépendante, libre et indécente : « pieds nus, la chemise à moitié ouverte sur sa poitrine, [elle] chevauchait à cru » (Majdalani, 2015 : 18).

Un œil critique est également jeté sur la domesticité (les bonnes viennent toutes de la campagne, placées par leurs parents. La vente d'une fille par son père « à un gars de soixante ans, et déjà marié de surcroît, parce qu' [on] lui en proposait deux mille livres » (Majdalani, 2015 : 57-58) est évitée grâce à l'intervention de Skandar qui paye une somme supérieure pour la garder à son service tout en la mariant à l'un de ses ouvriers. L'une des bonnes - Jamilé- fait autorité auprès des autres serviteurs de la famille Hayek. Les relations familiales et surtout l'aliénation de la femme à son clan sont également décrites : Noura raconte l'histoire de la sœur de Skandar, « sacrifiée » pour éviter une brouille avec les Ghosn (Majdalani, 2015 : 33). Pour que le mariage de son frère avec Marie ne soit pas annulé, Mado ne se mariera pas : « sitti Madlène » (Majdalani, 2015 : 20) restera malgré cela profondément attachée à son clan et à son patrimoine familial et se déterminera comme « unique dépositaire de la mémoire du clan » (Majdalani, 2015 : 21). Quant à Marie, elle se contentera de respecter les convenances, de suivre les ordres de son époux et de gérer la vie de famille après avoir donné à Skandar des fils et une fille, en supportant les incessantes remontrances

⁸ Le père de Majdalani a été propriétaire de magasins de tissu à Beyrouth.

de sa belle-sœur. Hayeth va partir à l'aventure et à la mort de leur père, c'est Noula, le fils aîné, qui va reprendre les affaires de son père, tant sur le plan politique qu'économique. Il prend des décisions qui mènent rapidement la famille à la ruine, alors que les heurts dus aux palestiniens se multiplient dans tout le pays. Le salut viendra des femmes, à l'instar de Marie qui a le courage de demander de l'aide à son ancien amoureux, défiant ainsi toutes les règles de l'honneur et risquant de « jeter [...] l'opprobre sur nous » (Majdalani, 2015 : 153).

A présent passons en revue quelques caractéristiques du roman historique afin de confirmer que l'*Histoire de la Grande Maison* et *Villa des femmes* ne sont pas que des passionnantes histoires familiales mais bien des romans historiques.

II. Des fresques historiques

Si l'on reprend la définition d'un roman historique : il s'agit d'un roman dont l'histoire se déroule dans un temps antérieur au temps de l'énonciation et qui propose des indications qui ont pour fonction la temporalisation et la localisation de l'histoire racontée dans le passé. En effet, indiquer une date précise et un lieu réel donne l'impression au lecteur que ce qu'il lit n'est pas une fiction mais la réalité. Or, bien qu'il y ait des personnages fictifs (représentant les différentes classes sociales et confessionnelles) ainsi que des lieux inventés, les événements, les personnes et les espaces de l'époque mis en scène sont réels, ce qui illustre chez l'auteur la volonté d'ancrer le récit de l'histoire familiale dans une réalité reconnaissable mais plus encore dans le lieu le plus sacré pour un clan, la maison des origines.

II.1. Du spatiotemporel

Le récit commence par l'exil d'un orthodoxe de son quartier pour ne pas compromettre l'entente entre les communautés orthodoxe et sunnite⁹, sans connaître la cause du problème auquel ce dernier est confronté.

Si l'on étudie le dispositif des personnages, de l'espace et du temps de l'*Histoire de la Grande maison*, son inscription historique se réalise tout d'abord par l'évocation du milieu multiethnique et multiconfessionnel du Beyrouth de la fin du XIX^e, en 1840 (une date qui n'est pas anodine si l'on se rappelle qu'en 1841-1842 puis en 1860, le Mont Liban ottoman a été le théâtre de massacres de près de 11 000 chrétiens par les druzes). Beyrouth est cette « grosse bourgade enclose dans ses remparts, fermée sur elle-même et qui vers 1840 voit ses limites débordées et ses enfants éparpillés dans ses alentours comme les grains d'une grenade trop mure » (Majdalani, 2005 : 52).

Le centre de Beyrouth est alors réaménagé par les Ottomans - le narrataire parle des « futurs aménagements urbains de Beyrouth prévus par le nouveau wali¹⁰ » (Majdalani, 2005 : 185)

⁹ La décision de son exil a été prise par le Majlis el Millet (conseil pour les affaires civiles orthodoxes) et les notables sunnites du quartier.

¹⁰ Un wali est un gouverneur.

pour améliorer la circulation¹¹ ; « ce qui va devenir la rue Weygand¹² [...] n'est pour le moment qu'une large et longue trouée » (Majdalani, 2005 : 247). Ces aménagements se poursuivront jusqu'au Mandat français. Ils sont d'ailleurs rappelés dans *Villa des femmes* : « Ayn Chir se prolong[e] (...) avant de déboucher sur la Forêt de Pins et sur les faubourgs de la ville » (Majdalani, 2015 : 50).

Les cadres spatiotemporels véridiques sont nombreux et le plus souvent soumis à une focalisation interne pour accompagner les déplacements des personnages, adhérer à leurs émerveillements et ajouter plus d'authenticité au récit, à l'instar des odeurs et couleurs des fleurs dans les ruelles, des bruits de la ville, du village de Cattine qui est « en ce temps-là un village aux maisons éparses, étagées dans la montagne » (Majdalani, 2005 : 121), du fleuve Nahr el-Kalb et d'Antelias (Majdalani, 2005 : 124), d'Aley (Majdalani, 2005 : 136-137), de la « forêt des pins [qui] marque [...] la frontière entre le vilayet¹³ de Beyrouth et le gouvernorat du Mont-Liban. [...] plantée, paraît-il, à l'époque des premiers émirs de la Montagne pour empêcher les dunes du bord de mer de ramper vers les terres cultivées de l'intérieur » (Majdalani, 2005 : 31). La « route de Sayda », « la ligne de front entre les quartiers chrétiens et ceux tenus par les Palestiniens et les chiites » (Majdalani, 2015 : 184) renvoie à la route de Damas, fameuse ligne verte qui a divisé Beyrouth. Le khan Antoun Bey « où sont les locaux de l'administration ottomane » (Majdalani, 2005 : 21) est un caravansérail ottoman qui a été bâti vers 1860 par Antoun Bey Najjar, un commerçant beyrouthin, et qui a été détruit pendant la guerre.

Pourquoi autant de toponymes ? Tout d'abord l'on sait combien les facteurs géographiques sont importants aux côtés des facteurs sociohistoriques dans la construction de la mémoire collective et permettent également au lecteur de se repérer et d'authentifier les paysages décrits, lesquels, détail important aux yeux de l'auteur, sont poreux pour les personnages principaux qui passent d'un espace à l'autre.

Nous soulignons d'ailleurs une mise en garde adressée au lecteur quand, dans *Villa des Femmes*, le narrataire intervient pour préciser que la rue Moutanabi, célèbre à Bagdad pour son marché aux livres et ses librairies (Majdalani, 2015 : 104), est au Liban « celle des putes¹⁴ » (Majdalani, 2015 : 101). Serait-ce une annonce de la déchéance à venir en cas d'oubli de l'identité plurielle libanaise ? Ou bien, comme le rappelle Pascal Bouvier, une matérialisation dans la ville de ses « contradictions, [car la ville] spatialise des modes de vie et les classes sociales » (Bouvier, 2006 : 66) interprétation à laquelle nous adhérons plus

¹¹ May Davie confirme dans *Beyrouth et ses faubourgs* cette croissance urbaine de la 2^e moitié du XIX^e siècle : « les premiers faubourgs se densifient [...] une organisation spatiale [...] prend corps [...] la muraille est détruite, la ville ancienne réaménagée », pp. 39-70.

¹² Une rue du centre de Beyrouth porte toujours le nom de Maxime Weygand, ancien haut-commissaire de la France au Levant de 1923 à 1924.

¹³ Un *vilayet* est une province.

¹⁴ Ce quartier a effectivement été réservé à la prostitution à Beyrouth (Znaïen, 2012).

volontiers car c'est bien l'organisation sociale confessionnelle géographique de la société libanaise qui est dévoilée, « Les grecs-orthodoxes [...] sur les collines de l'est, les musulmans sur celles de l'ouest, reproduisant et développant ainsi les découpages confessionnels déjà inscrits, comme un gène, dans la composition initiale de la ville intra-muros » (Majdalani, 2005 : 52). Une même partition de l'espace est constatée dans *Villa des Femmes*, où se situent « à l'ouest, [...] le camp palestinien, puis les terres des chiites » (Majdalani, 2015 : 49-50).

L'aspect physique de la ville est particulièrement intéressant puisqu'en dépit de cette répartition confessionnelle, Wakim effectue un parcours au cours duquel il franchit toutes les barrières, dans un espace mi fictionnel mi réel, depuis les « traverses de Marsad [...] entre les jardins et les murets de pierre sableuse d'où dépassent des branches de citronniers et de néfliers », où règnent des odeurs de « linge propre et de feuilles de laurier bouillies », de « résine » sortant de chez le menuisier et de « pain chaud » (Majdalani, 2005 : 18) « jusqu'aux souks », dans l'odeur de « bouse, de légumes pourris, d'eau saumâtre », « dans la foule sale et bruyante » à « la paix relative de souk el-Tawilé » et ses vitrines à l'européenne (Majdalani, 2005 : 20). Le lecteur reçoit donc de sa ville une multitude de notations visuelles et sonores qui rendent compte de l'intérêt pour ces espaces de vie du passé : « Respirons l'air qui a une odeur de pomme, écoutons aussi se réveiller la maison [...], déclinons [...] l'odeur de laurier et de savon blanc du linge [...], celle des fleurs d'oranger, de jasmin et de gardénia » (Majdalani, 2005 : 316-317). En ayant recours à toute une symbolique qui promeut le vivre ensemble avec des carrefours, des croisements..., les espaces traversés matérialisent la diversité de la société libanaise et dessinent derrière l'ordonnancement confessionnel, une identité plurielle.

En ce qui concerne les repères temporels, les récits comportent un certain nombre de dates : outre la date de 1916, le narrataire précise qu'« aux alentours de 1925, la culture extensive de l'oranger se mit petit à petit remplacer partout dans le pays, et systématiquement, celle des mûriers. » (Majdalani, 2005 : 301) ; un extrait du registre des entrées au port de Suez de juillet 1932 achève *l'Histoire de la Grande Maison*. Les aventures des Hayek débutent autour de 1950. La venue du marchand de poisson rappelle plusieurs événements historiques : l'attaque de Beyrouth par les Italiens, un épisode de l'Histoire du Liban précédemment évoqué par Majdalani dans *l'Histoire de la Grande Maison*, puisqu'il pêche où « un vieux cuirassé [est] planté droit au fond de l'eau, dans la vase, sa poupe et ses énormes hélices pointant vers la surface » (Majdalani, 2015 : 10) ; les accords de Munich signés en septembre 1938, car le poissonnier écaille ses poissons sur de vieux journaux sur lesquels s'étalent les titres rapportant que « L'Allemagne s'était entendue avec la France et l'Angleterre sur la Tchécoslovaquie à Munich » (Majdalani, 2015 : 11) . Le chauffeur rappelle que dès « la fin du mois d'août 1970, à la veille des événements » (Majdalani, 2015 : 104) « les Palestiniens paraient en armes dans les rues de plus en plus ostensiblement » (Majdalani, 2015 : 135) autrement dit le conflit israélo-palestinien et la guerre civile avec la multiplication des

milices libanaises. Autre repère temporel clair pour le lecteur libanais : « La guerre avait recommencé, après la trêve de deux ans » (Majdalani, 2015 : 237).

Si l'on interroge les temps de ces récits, l'on remarque un emploi du présent de narration dans *L'Histoire de la Grande Maison* pour mieux souligner le travail de la mémoire et annihiler la distance entre le temps de l'histoire et celui de la narration. En revanche, le choix du passé pour *Villa des femmes* ne pourrait-il pas être interprété comme une tentative de mise à distance d'événements trop douloureux, même si, à plusieurs reprises, des insertions de dialogues nous plongent dans la dure réalité de cette époque.

II.2. Des us et coutumes des personnages

Si l'on s'intéresse à présent au mode de vie, il est vrai que Majdalani attire l'attention sur la structure communautaire de la société libanaise en décrivant une organisation confessionnelle. Il insiste cependant sur la tolérance et les relations établies entre les uns et les autres : à cette époque révolue les grossistes sont musulmans et commercent avec les chrétiens (Majdalani, 2005 : 93) lesquels travaillent avec l'Europe. Les liens avec l'Occident sont souvent évoqués, par le biais des personnages (Wakim rencontre le consul de France) ou des relations commerciales (Curiel est le français qui reçoit les soyeux lyonnais dans *L'Histoire de la Grande Maison*) ; la réputation des sociétés européennes et notamment françaises est particulièrement soulignée lors de la construction de la Grande Maison : « les lieux de provenance de ces matériaux se sont transmis de génération en génération comme un héritage [...] les ferronneries de la Grande Maison [...] vinrent de chez Dutilleux, à Lyon, [...] et les tuiles du toit de chez Masse Frères, à Marseille » (Majdalani, 2005 : 95). Noula, le chauffeur des Hayek a vu passer par le portail ouvert de la villa « les belles automobiles¹⁵ et les autocars bariolés, les marchands de quatre saisons, les quincailliers ambulants et les vendeurs de tissu qui portaient les rouleaux de taffetas et de coton [...] les bonnes jaillissaient [...] de la maison (...) s'attroupant autour des colporteurs » (Majdalani, 2015, 9).

Le pluralisme cher à notre auteur se retrouve dans les descriptions vestimentaires des hommes qui, selon leur niveau social, portent des abayas, turbans et vestes typiques (à l'instar des chiïtes de Baalbeck), sont « en costume et tarbouche », ou des « messieurs, habillés comme lui à l'européenne » et des femmes « vêtues à l'européenne » ou sont, comme cette musulmane que croise Wakim lors de ses pérégrinations, « entièrement voilée[s] » (Majdalani, 2005 : 20). Les Nassar et les Hayek sont élégants, sitt Madlène est en noir, en signe de deuil. Les jeunes femmes vont dans les magasins européens pour leur garde-robe. Mais ce métissage est fragile, car si

un associé félon [...] [s'avère être] un musulman. [...] petit à petit, inévitablement, la bête immonde ressort, jaillit, le mépris du chrétien pour les musulmans et celui du musulman pour

¹⁵ Les automobiles sont arrivées à Beyrouth dans les années vingt et Noula raconte que son père, lui-même chauffeur du père de Skandar, travaillait pour les Hayek au temps des Bugatti et des Delage.

les chrétiens pointent la tête (...) les allusions balaient en un clin d'œil l'ancienne cordialité, la vieille courtoisie (Majdalani, 2005 : 24).

De même, Noula raconte que pour le contrôle de la municipalité, « nous la partagions avec eux », « nous », les Chrétiens, « eux », les chiïtes (Majdalani, 2015 : 66). C'est pourtant sur une identité libanaise bigarrée que les fondateurs d'un Liban indépendant souhaitaient construire leur pays. Une identité espérée par le narrataire de la *Grande Maison* qui intervient durement pour dénoncer l'utilisation de la religion devenue « bouts de rites, [...] fragments de croyances que les hommes continuent de répéter, de mettre en scène après que leur origine et leur signification se sont perdues... » (Majdalani, 2005 : 25).

Le narrataire de la *Grande Maison* relate également les situations délicates dues à un certain usage de la langue¹⁶ comme cet incident entre un français récemment arrivé et quelques habitants lui souhaitant la bienvenue. Alors qu'il leur propose quantité de mets à goûter, le maître de maison les traite de gourmands¹⁷. Les libanais repartis fâchés comprendront que le français ne les a pas méprisés, Wakim officiant en médiateur expliquant aux uns et aux autres les différences de langue et de culture.

Autres rituels : le passage au café, le temps sacré du narguilé et de la tawla¹⁸ ne font pas que couleur locale mais constituent effectivement des rappels du mode de vie qui portent la mémoire individuelle et collective.

Dans les romans historiques conventionnels, le personnage principal est un personnage historique notoire ou un personnage fictif lié à des personnages réels et connus. Majdalani présente des familles qui sont prises dans la société libanaise de leur époque, dans leur clan, leur communauté, avec leurs habitudes et leurs croyances - notamment celles de la paysannerie, mais aussi des personnages référentiels caractéristiques, comme des religieux, des notables, les maîtres des halles de Beyrouth, etc... qui sont des êtres fictifs. En revanche plusieurs figures sont historiques : l'on croise le général Gouraud qui accorde un baisemain à la femme de Wakim (Majdalani, 2005 : 248), le général Allenby qui aurait des « liens de sang indéfectibles » avec le narrataire (Majdalani, 2005 : 249) et deux hommes d'Etat (Emile Eddé et Ammoun Daoud), défenseurs de l'égalité entre les communautés chrétiennes et musulmanes et « inventeurs du pays nouveau » (Majdalani, 2005 : 250).

II.3. Des événements réels

Lorsque le narrataire énonce diverses suppositions quant à ce qui a pu pousser Wakim à quitter son quartier, le problème ne semble pas nouveau. En effet, « ce fut quelque chose qui

¹⁶ A ce propos Majdalani évoque franchement le complexe libanais dans les relations franco libanaises ainsi qu'entre la province et la capitale : « Mais vous connaissez la mode de Paris sur le bout des doigts. Vous êtes aussi chic qu'une femme d'ici » (Majdalani, 2005 : 118), déclare Wakim à sa future femme venue du Kesrouan pour faire ses achats à Beyrouth.

¹⁷ Gourmand signifiant pour eux "goinfre" (Majdalani, 2005 : 84).

¹⁸ Jeu de backgammon.

menaça la paix civile qui faillit remettre le feu aux poudres, rallumer les guerres confessionnelles » (Majdalani, 2005 : 25), vraisemblablement un rappel des massacres de 1841-1842 et de 1860. Les heurts confessionnels latents ne peuvent être négligés : « il se chuchote déjà sans doute dans la maison des scénarios de massacres ou d'affrontements confessionnels comme il y en a souvent dans le pays » (Majdalani, 2005 : 71).

L'authenticité et la part historique des récits sont soulignées par la signature de l'armistice par les ottomans le 30 octobre 1918 [« l'armistice de Moudros » (Majdalani, 2015 : 239)], les assassinats « du roi Alexandre de Serbie¹⁹ » (Majdalani, 2005 : 149) et du président Daoud²⁰ (Majdalani, 2015 : 253).

L'histoire individuelle est bien rejointe par l'histoire collective, comme lors de l'allusion au bombardement de Beyrouth en 1912 par la flotte italienne, qui touche la Banque ottomane et les magasins Orosdi-Bak²¹ et réveille le sentiment anti occident de la population musulmane. Les vengeances s'exercent tout d'abord « sur les boutiques européennes », sur les « chrétiens vêtus à l'occidentale », puis sur les « chrétiens en général » (Majdalani, 2005 : 160). Wakim, qui recueille les réfugiés dans la propriété, est alors perçu comme le protecteur de sa communauté, ce qui va son entrée dans le Majlis.

De même, alors que les habitants de Beyrouth ont toujours été exemptés du service militaire dans l'armée ottomane, l'entrée en guerre de l'Empire suspend cette exemption en 1914 et « les sujets arabes, chrétiens ou musulmans, [doivent être] intégrés [...] à l'armée du sultan », au moment où « les troupes turques du généralissime Jamal pacha entrent dans le Mont-Liban » (Majdalani, 2005 : 175). Wakim va cacher les réfractaires, le temps d'organiser leur fuite dans la montagne libanaise.

Le narrataire rend enfin hommage aux six militants nationalistes arabes pendus sur la place des Canons le 6 mai 1916 sur ordre de Jamal Pacha, commandant de la IV^e armée ottomane à cause de leur attachement à la France : « début mai²², seize de ces patriotes sont arrêtés et pendus » (Majdalani, 2005 : 207).

En ce qui concerne l'empreinte des événements historiques sur la vie privée, il semble que quand l'histoire nationale croise celle des Nassar, la famille et le pays s'effondrent simultanément. Au cours de leur exil, le récit rend compte des angoisses du quotidien d'une famille qui cache ses souffrances à ceux qui sont restés au Liban et d'une communauté (orthodoxe) qui tente d'éviter d'être confondue avec la communauté arménienne pour ne pas subir de nouvelles tortures.

La famille Hayek subit des déconvenues similaires : « les biens des Hayek tombèrent entre les mains des banques » (Majdalani, 2015 : 173) et un mois plus tard c'est le pays entier qui

¹⁹ Majdalani parle-t-il du coup d'État qui a lieu du 28 au 29 mai 1903 et de l'assassinat du roi Alexandre Ier Obrenović ou de celui du roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie le 9 octobre 1934 ?

²⁰ Le prince Mohammad Daoud Khan, premier président de la République d'Afghanistan après le coup d'État du 17 juillet 1973, sera assassiné à Kaboul le 28 avril 1978.

²¹ Deux établissements de Beyrouth au XX^e siècle.

²² Pour commémorer cet événement, la place principale de Beyrouth a été nommée « place des Martyrs ».

s'écroule (Majdalani, 2015 : 173). Le racket et autres violences pratiquées par les miliciens sur les civils en toute impunité sont dénoncés : le narrateur évoque par exemple comment les femmes de la villa sont vainement allées « jusqu'au Conseil militaire des milices chrétiennes » (Majdalani, 2015 : 263), ces jeunes gens, rapporte pudiquement le chauffeur, étant « devenus autres » (Majdalani, 2015 : 216). L'animosité des ottomans se lit dans l'arrachage des eucalyptus et des orangers, la plantation et la grande maison sont des jardins d'Eden perdus à cause de la trahison du fils et de l'oncle ; la villa des Hayek est désormais entourée de « bâtiments fantômes » (Majdalani, 2015 : 184), métaphore du pays abattu, méconnaissable après les violences des miliciens.

Les tensions psychologiques sont manifestes. L'un des jeux pratiqué la nuit : compter les explosions et deviner les origines et les arrivées des bombes. Noula se rappelle : « je passais les nuits, comme toutes les habitantes de la maison, allongé les yeux ouverts dans l'obscurité, tentant de deviner les départs d'obus et de discerner leur chute » (Majdalani, 2015 : 189). Les conséquences de ces bombardements atteignent là encore la famille et le pays : individuelles, puisque « l'usine de textile et la brasserie durent s'arrêter » et collectives « ces semaines absurdes [...] sign[ant] la faillite de l'Etat libanais » (Majdalani, 2015 : 145).

Un autre volet de la reconstruction du passé est consacré à l'histoire économique avec des références directes au contexte économique puisque le narrateur de *l'Histoire de la Grande maison* signale à plusieurs reprises l'intensité des relations commerciales avec les français et notamment avec les soyeux lyonnais : les mûriers « vinrent [...] aux alentours de 1850, conformément au recyclage général de l'économie du Mont-Liban, qui s'introduisit ambitieusement dans le circuit économique mondial en produisant de la soie pour les manufactures lyonnaises » (Majdalani, 2005 : 31), un commerce florissant pour l'économie du Liban stoppé par la Première Guerre mondiale.

La fortune de Wakim résulte elle d'une innovation dans la région puisqu'il a délaissé la sériciculture traditionnelle pour celle des orangers : « Il va planter des centaines et des centaines d'orangers, comme en Turquie et en Algérie. [...] l'orange, c'est l'avenir. » (Majdalani, 2005 : 40). D'après les annales du clan, la clémentine de Ayn Chir devient célèbre en étant servie sur les meilleures tables, celles « des familles les plus bourgeoises de Beyrouth », du moutasarraf²³ du Mont-Liban, de la maîtresse du pacha d'Acre²⁴ et jusqu'au khédive²⁵ d'Égypte (Majdalani, 2005 : 149).

Malheureusement, des désastres historiques pour l'économie libanaise comme pour les finances de la famille et annoncé comme le Déluge s'amoncellent. Il y a tout d'abord

des nuées de sauterelles sont en train de remonter [...] pareilles à une formidable grêle qui s'abat sur la terre, contre les toits, les milliers de bestioles à l'appétit féroce tombent du ciel comme un fléau de Dieu et s'attaquent à tout ce qui est vert et aussi à tout ce qui est sec (Majdalani, 2005 : 189).

²³ Le *moutasarraf* est le gouverneur de la «moutasarrafyat», le gouvernorat du Mont-Liban entre 1860 et 1920.

²⁴ Djezzar Pacha a été gouverneur de Beyrouth en 1773. Sa cruauté l'a fait appeler Djezzar qui signifie boucher.

²⁵ Titre héréditaire accordé en 1867 par le gouvernement ottoman au pacha d'Égypte, à l'époque Ismaïl Pacha.

Les ravages dûs aux insectes ont effectivement lieu en 1915 et entraînent, en sus du blocus alimentaire déjà imposé par Jamal Pacha²⁶ et de récoltes insuffisantes liées à des problèmes climatiques, une famine faisant succomber un tiers de la population de la montagne et du littoral entre 1915 et 1916. Cette catastrophe est tombée dans l'oubli car elle a plus touché les chrétiens que les musulmans, mais aussi le fait que ces sauterelles remontent du sud pourrait être interprété comme une ingérence étrangère par le sud du Liban, autre source de litige dans la population libanaise.

Il accuse également les profiteurs de guerre, spéculateurs en tout genre à l'instar de ce « spéculateur de la Commission de ravitaillement qui s'est enrichi en vendant du blé à des prix astronomiques » (Majdalani, 2005 : 209), ceux qui ont volé les terres de paysans « obligés de céder leurs terres pour un peu de blé ou [...] abandonnant leur maison pour un sac de lentilles » (Majdalani, 2005 : 251-252).

Noula critique l'inégalité sociale liée au système confessionnel en évoquant les salaires de misère des chiïtes, les grands oubliés de la société, qui venaient « travailler [...] à l'usine de biscuits Ghandour » (Majdalani, 2015 : 60) alors que de nombreux libanais prétendaient que « le secteur du textile se portait bien, comme tout le reste du pays » (Majdalani, 2015 : 135). Ce déni de la situation s'est poursuivi jusqu'à ce que la reprise du contrôle des camps palestiniens par l'Etat libanais avorte au printemps de 1973, « la faillite de l'Etat libanais » et la ruine des Hayek étant avérées (Majdalani, 2015 : 142).

Les récits s'achèvent sur deux actions emplies d'espoir : le plus jeune des fils de Wakim Nassar revient à la grande maison « vingt ans après pour tout restaurer » (Majdalani, 2005 : 316). Karen Hayek annonce qu'« on reconstruirait encore, une deuxième fois, et mille fois » (Majdalani, 2015 : 216) et son frère, Hareth, demande : « Bon, alors, par quoi commence-t-on ? » (Majdalani, 2015 : 279), des déclarations renvoyant à la fameuse résilience libanaise.

Le narrateur de Majdalani a effectué un important travail d'archive et de documentation sur les époques où se déroulent ses récits, tel « un archéologue reconstituant une poterie et qui tente d'y faire coïncider un tesson » (Majdalani, 2005 : 248). Il recrée alors « l'histoire de la phratrie, depuis le temps de la Grande maison et des terres couvertes d'orangers jusqu'à l'exil des trois frères en Egypte et à leur retour » (Majdalani, 2005 : 15) à partir des « registres conservés à l'évêché orthodoxe » (Majdalani, 2005 : 44), de photos comme « la photo de mariage de mes grands-parents » (Majdalani, 2005 : 108) et de lettres retrouvées dans de vieilles boîtes oubliées dans un grenier (Majdalani, 2005 : 218). Le témoignage d'une cousine comble le récit du père, rappelant que dans la transmission des histoires familiales, il y a fabrication et refabrication de la mémoire, « le narrateur redécouv[rant] son passé, (...) à travers le fonctionnement imprévisible de la mémoire (...), et surtout le caractère fragmentaire, lacunaire de la mémoire » (Lejeune, 1998 : 76).

²⁶ Les souvenirs liés à cet homme sont encore vivaces dans la mémoire libanaise : la grande famine, les exécutions publiques, le climat de terreur et les vexations ne sont pas oubliés.

Il use par ailleurs largement de la fictionnalisation avec un grand nombre de récurrences du verbe « imaginons » : « j'étais une fois de plus rendu à moi-même et à la nécessité de tout inventer » (Majdalani, 2005 : 111) et critique cette partie fictionnelle du récit en prenant son lecteur à partie : « Non, tout ceci est décidément impossible. La « version Cattine » n'est pas utilisable et je vais finalement choisir l'« option Kfarchima²⁷ », qui me paraît plus pragmatique. Essayons. » (Majdalani, 2005 : 122). *Villa des femmes* semble plus être les véritables « Mémoires » de Noura, présent du début à la fin de l'histoire des Hayek.

Dans ces deux romans, les traces de l'histoire se trouvent bien dans le paysage, « gardien de la mémoire » (Glissant, 1981 : 199), « porte-empreinte de toutes nos images et de toute notre mémoire » (Anzieu, 1985 : 89). Les descriptions des lieux sont remarquables dans ces deux romans car c'est dans la terre que réside la force d'une famille et d'un pays ; les lieux résistent à la disparition et avec eux les valeurs qu'ils portent.

Beyrouth est en effet cette « ville [...] sans arrêt perdue », à laquelle Majdalani cherche à redonner naissance, en restituant dans ses récits l'étoffe, la texture, l'ambiance, la géographie humaine et la topographie qui sont les siennes, tout en donnant à voir « les aveuglements et les errements de [la] société » (Majdalani, 2007) qui la compose.

Il se dit convaincu par le devoir de mémoire de la littérature et s'il mêle personnages et événements réels ou fictifs en retraçant des destins individuels, c'est pour rompre le silence, remplir les blancs de l'histoire collective grâce à des « hommes mémoires » (Nora, 1984 : 30) réels ou fictifs qui nous offrent de magnifiques témoignages « empaysagés » de la société libanaise des XIX^e et XX^e siècles, du Beyrouth de l'Empire ottoman, du Mandat français et de la guerre civile, des souvenirs qui donnent vie aux mémoires problématiques du Liban dans des récits qui « en disent plus [...] que les livres d'histoire consacrés » (Eco, 2012 : 753).

Sources bibliographiques

- Anzieu D. 1985. *Le Moi-peau*. Dunod. Paris.
- Bouvier P. « La ville : utopie et démocratie. » dans Billon-Grand P et al. 2006. *Urbanisme et identité. Itinéraires et écritures dans la cité : l'invention des villes palimpsestes dans l'imaginaire médiéval et contemporain*. Aleph, Malissard. Paris. pp. 61-92.
- Davie M. 1996. *Beyrouth et ses faubourgs*. Ifpo. Beyrouth.
- Eco U. 2012. *Au nom de la rose*. Grasset. Paris.
- Glissant E. 1981. *Le discours antillais*. Seuil. Paris.
- Jablonka I. 2014. *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*. Seuil. Paris.
- Lejeune P. [1991] 1998. *L'Autobiographie en France*. A. Colin. Paris.
- Majdalani C. 2005. *Histoire de la Grande Maison*. Seuil. Paris.
- Majdalani C. 2015. *Villa des femmes*. Seuil. Paris.
- Nora P. 1984. *La République*. Gallimard. Paris.
- Peyrache-Leborgne D. et Couégnas D. 2000. *Le roman historique : récit et histoire*. Pleins feux. Nantes.
- Reydlar A (dir.). 2005. *Dictionnaire culturel en langue française* (Entrée « mémoire »). Le Robert. Paris.
- Znaïen N. Automne 2012. « La prostitution à Beyrouth sous le mandat français (1920-1943) » dans *Genre & Histoire*. 11. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1781>, consulté le 12 décembre 2018.

²⁷ village libanais du Mont-Liban.

Interview sur TV5 monde, 13 septembre 2017, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=AwCNgEnlaUo>, consulté le 2 septembre 2018.

Sens public, entretien du 20 mai 2007, URL : <http://sens-public.org/article412.html?lang=fr>, consulté le 2 septembre 2018.